Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2016)

Heft: 103: Auf dem Weg zum Text : sprachliches Wissen und Schriftsprachaneignung = Savoir linguistique et acquisition de la littératie = Metalinguistic knowledge and literacy acquisition

Buchbesprechung: Compte-rendu

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Compte-rendu

Mondada, L. (sous la direction de, 2014).
Corps en interaction: Participation, spatialité, mobilité.
Lyon: ENS Editions.

Quel rôle le corps des participants joue-t-il dans l'organisation de l'interaction sociale, dans l'accomplissement d'activités et finalement dans le maintien de l'intersubjectivité ? Répondre à cette question implique d'observer la façon dont les participants à l'interaction engagent leur corps de façon coordonnée avec des ressources langagières pour maintenir la cohérence de leur activité et leur intersubjectivité.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction de Lorenza Mondada qui présente l'état actuel des recherches sur la multimodalité dans la perspective de l'analyse conversationnelle. L'analyse minutieuse d'une interaction pendant la visite guidée d'un jardin vient étayer cette introduction et éclairer les enjeux heuristiques de l'approche naturaliste adoptée par l'ensemble des contributions de l'ouvrage.

Le focus de l'analyse conversationnelle, que l'on désigne souvent comme étant sa *mentalité analytique*, est "*l'action telle qu'elle est publiquement produite par les participants qui en organisent le caractère* accountable *(Garfinkel 1967) en tenant compte de l'écologie et du contexte particuliers dans lesquels elle prend place et en exploitant une diversité localement disponible de ressources, langagières aussi bien que corporelles*" (p.14). Cette perspective praxéologique sur l'interaction conduit l'analyse à se focaliser sur la *séquentialité*: un tour de parole indique la compréhension du tour précédent par le locuteur actuel tout en posant des contraintes sur le tour de parole suivant.

L'analyse conversationnelle a été marquée dès ses débuts par l'utilisation de la vidéo, qui a permis de montrer que la construction du tour de parole est sensible aux conduites visuelles des interlocuteurs (thèse de Charles Goodwin en 1977). Dès les années 1980, une série de travaux montre que l'organisation de l'interaction sociale est rendue possible par la coordination située de ressources à la fois verbales, visuelles et gestuelles.

Dans cette perspective analytique, la notion de *ressource* occupe une place centrale en évitant de focaliser *a priori* l'attention de l'analyste sur un canal particulier de la communication (*e.g.* la langue, le corps, les gestes). Ce qui compte du point de vue de l'analyse, c'est l'ensemble des moyens que les participants sélectionnent à un moment donné pour coordonner leurs actions. Le terme de *multimodalité* désigne cet ensemble non fermé de moyens: prosodie, geste, mimique, grammaire, mouvement du corps entier, etc.

© 2016 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

La condition de possibilité pour développer une approche multimodale de l'action est l'enregistrement de vidéos qui préservent deux types de phénomènes:

1) la temporalité et la continuité des ressources multimodales et

2) la spatialité de l'interaction et l'écologie de l'action. Le premier type implique de filmer de façon continue toute l'interaction et de préserver au maximum les ressources multimodales malgré les difficultés que posent nécessairement les changements de positions des participants ou les contraintes physiques du lieu dans lequel se déroule leur activité. Le deuxième type implique de choisir des cadrages qui englobent la totalité du cadre participatif, incluant les objets, technologies ou documents que les participants manipulent. La qualité du cadrage, du fait de ce qu'il inclut mais aussi exclut, a ainsi des conséquences sur les données rendues accessibles ou non à l'analyse.

L'attention apportée à la qualité de l'enregistrement en situation, se prolonge dans la transcription des données recueillies: les contributions de l'ouvrage proposent des transcriptions que Mondada qualifie de "composites" (p.29). Elles incluent en effet la transcription des ressources verbales, certaines images tirées de la vidéo et calées sur la temporalité verbale, ainsi que la description des ressources incarnées restituées par la vidéo: gestes, mouvements corporels et regards.

L'ouvrage réexamine des thèmes classiques de l'analyse conversationnelle dans leur dimension multimodale: 1) l'organisation du tour; 2) l'organisation de la séquence; 3) l'organisation de l'espace interactionnel.

1) Le phénomène de l'organisation du tour s'articule autour de deux problèmes pratiques: celui de la *construction* du tour et celui de *l'allocation* du tour (Sacks, Schegloff & Jefferson 1974). Mondada montre comment les ressources multimodales entrent en jeu dans les deux cas, en analysant les positions de *pre-beginnings* et les *turn-entry devices* dans la visite du jardin. Les *turn-entry devices* désignent les ressources par lesquelles le prochain locuteur effectue une action (par auto- ou hétéro-sélection) qui projette la fin du tour en cours et le début de son tour. Ces *ressources d'entrée dans le tour* sont donc mobilisées en position de *pre-beginning*. Elle montre que de façon récurrente, méthodique, un locuteur peut préparer sa réponse pendant que le locuteur précédent est encore en train de poursuivre son tour par des mimiques faciales (bouche en forme de *o*), des gestes, des positions du corps entier dans l'espace interactionnel. Le problème du tour est ensuite traité par Merlino et Oloff.

La contribution de Sara Merlino traite la dimension multimodale du phénomène de transition d'un locuteur à l'autre dans des situations de conférences et de réunions de travail en mode multilingue où un participant traduit oralement les interventions d'un autre. La construction des unités à

traduire est négociée dans l'interaction entre l'intervenant et le traducteur, les pratiques organisant la transition d'un locuteur à l'autre étant fondamentales pour comprendre comment ces unités sont délimitées *in situ*. Merlino montre que des ressources multimodales comme la manipulation du micro, des changements de posture, des hochements de tête, etc. permettent au traducteur de rendre visible à celui qu'il traduit le moment pertinent pour initier sa traduction.

A partir de plusieurs corpus de conversation au cours de repas et de réunions, en français et en allemand, la contribution de Florence Oloff porte sur les *complétions différées*. Ce phénomène intervient dans les cas où un locuteur se sélectionne pendant un tour en cours alors qu'aucun point possible de complétude n'a encore été atteint. Le locuteur interrompu peut alors, à la fin du tour intercalé, compléter son tour à la fin du tour intercalé par une complétion différée. Oloff montre que la multimodalité offre des ressources aux locuteurs pour formater les suspensions de tour tout en en manifestant la continuité visée, ainsi qu'aux destinataires pour manifester leur compréhension du tour suspendu. Par exemple, des hochements de tête permettent au destinataire de manifester "*une compréhension de ce qui est en train d'être dit et permet au locuteur de continuer son tour*" (Oloff, p.125)

Dans ces contributions, la multimodalité permet "*de révéler la dynamique non seulement du tour en train de se faire mais aussi sa réception et interprétation en temps réel par les participants*" (Mondada, p.40).

2) La séquence est un élément clef pour comprendre l'ordre interactionnel tel qu'il est accompli par les participants. Dans l'organisation des séquences, les ressources multimodales permettent aux participants de manifester en direct leur *surveillance* (concept du *monitoring*) du tour et des actions en cours de leurs partenaires.

Pour montrer l'importance des ressources multimodales dans l'organisation de la séquence, Mondada observe, dans le corpus de visite du jardin, la récurrence d'une séquence que le guide initie en introduisant un référent à observer. Elle montre que le guide n'initie le développement du référent qu'après s'être assuré de l'orientation visuelle et posturale des visiteurs vers ce référent. Il y a donc une séquence en trois tours: a) introduction du référent; b) manifestation d'une orientation vers le référent; c) développement du référent. C'est un "pattern multimodal" (p.46) qui est à l'œuvre dans cette séquence: le guide, de façon coordonnée avec les ressources verbales qu'il produit, mobilise tout son corps pour pointer vers le référent, en adaptant sa posture à la fois à la position du référent et à celles des visiteurs. L'organisation de la séquence implique donc du guide tout un travail corporel pour guider le regard des visiteurs dans la direction pertinente pour son développement. Le problème de la séquence est ensuite traité par Keel, Mondémé et Markaki.

La contribution de Sara Keel porte sur les interactions familiales. Keel s'arrête sur les séquences ouvertes par un tour évaluatif de l'enfant adressé à un parent et montre comment l'enfant mobilise son corps de façon coordonnée avec la formulation de son tour pour obtenir une réponse du parent. Alors qu'habituellement la relation parent / enfant est pensée en terme d'asymétrie épistémique, Keel montre que les séquences évaluatives manifestent plutôt l'accomplissement d'une compréhension partagée de la situation en cours.

Chloé Mondémé aborde les interactions homme / animal, et plus particulièrement malvoyant / chien guide. Ce couple se caractérise par un accès perceptif inégal à la situation partagée puisqu'ici l'humain n'a pas d'accès visuel au parcours qu'il poursuit. La prise en compte de la multimodalité est donc centrale pour comprendre leur activité. Mondémé analyse des séquences générées par la gestion d'obstacles sur le parcours urbain par la personne malvoyante, le chien guide et le dresseur de chien.

Vassiliki Markaki analyse des séquences initiées par "*yes but*" dans des réunions professionnelles internationales. Markaki montre que ces séquences construisent différents types de *désalignements* par rapport au tour précédent et donc différents types de *postures épistémiques* entre les participants.

Ces contributions montrent que multimodalité et séquentialité sont intimement liées dans l'organisation de séquences d'interaction.

3) La prise en compte de la totalité du corps dans l'organisation de l'interaction implique nécessairement de prendre en compte l'environnement dans lequel les corps se meuvent et agissent. En s'appuyant sur les travaux de Goffman (1963), de Kendon (1990) et de Goodwin (2000), Mondada propose la notion d' "espace interactionnel" pour "*décrire la façon dont les cadres participatifs s'ancrent dans l'espace, à travers l'arrangement détaillé et dynamique des corps des participants, sensible à l'organisation de la parole en interaction, à l'attention mutuelle, aux focus d'attention conjointe et aux objets manipulés au cours de l'activité*" (p.48). Dans l'exemple des visites du jardin, Mondada montre que l'interaction est segmentée en séquences qui émergent dans des espaces interactionnels spécifiques. Par exemple, une séquence de question/ réponse sur un élément du jardin s'ancre dans un espace interactionnel qui organise un focus d'attention commune vers cet élément. Quatre contributions traitent cette question.

La contribution de Natalia La Valle s'intéresse aux interactions en famille dans l'espace domestique. Elle analyse spécifiquement le rôle de la particule "bon" dans la gestion des transitions d'un espace interactionnel à un autre et donc d'une activité à une autre par les membres de la famille.

Clémentine Hugol-Gential analyse les interactions entre le personnel d'un restaurant et des clients. Elle s'intéresse à l'élaboration d'un espace interactionnel par des positionnements et orientations des corps quand un

membre du personnel reprend contact avec les clients attablés au moment de la commande.

Isabel Colon de Carjaval analyse la construction d'un espace interactionnel dans des interactions visiophoniques entre les membres d'un centre d'appel – qui assurent le suivi psycho-social et médical de patients après une hospitalisation – et le patient. Colon de Carjaval analyse l'ajustement des participants au dispositif technologique (être visible ou invisible à l'écran) et leur statut de participant ratifié ou non ratifié.

Enfin, Yaël Kreplak observe, dans le cadre du musée, les mouvements et les orientations des corps dans l'installation d'une œuvre d'art et la façon dont s'accomplissent différentes identités professionnelles (artiste, monteur, commissaire) en fonction de la façon de construire et d'investir l'espace interactionnel.

Ces dernières contributions montrent que les espaces interactionnels sont constitués par les positionnements des corps les uns par rapport aux autres et répondent au traitement par le groupe du format de participation adéquat à l'activité en cours, ainsi qu'aux contraintes matérielles de l'environnement.

L'ouvrage dirigé par Lorenza Mondada est à recommander à quiconque s'intéresse à l'organisation multimodale d'interactions et d'activités advenant naturellement dans une perspective endogène. La qualité de l'ouvrage se mesure à la variété des corpus présentés ainsi qu'au style clair et rigoureux de l'ensemble des contributions qui présentent d'abondantes références aux problématiques actuelles abordées dans le champ de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique, offrant ainsi une excellente base de travail pour qui veut découvrir ou approfondir ce domaine d'étude.

BIBLIOGRAPHIE

Garfinkel, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*, Prentice-Hall: Polity Press.

Goffman, E. (1963). *Behavior in Public Places Notes on The Social Organization of Gatherings*. The Free Press: New York.

Goodwin, C. (2000). Action and embodiment within situated human interaction. *Journal of Pragmatics 32*, 1489-1522.

Kendon, A. (1990). *Conducting interaction: Patterns of behavior in focused encounters.* Cambridge University Press.

Sacks, H., Schegloff E. A., Jefferson G. (1974). A Simplest Systematics for the Organisation of Turn-Taking for Conversation. *Language Vol. 50*, 696-735.

Augustin Lefebvre

FR-EPEI – Fédération de Recherche Etudes Pluridisciplinaire sur l'Europe intermédiaire, Paris 3

nitsuguata@hotmail.fr

Compte-rendu

Jacquin, J. (2014).
***Débattre. L'argumentation et l'identité au cœur d'une pratique verbale*.**
Bruxelles: De Boeck/Duculot.

L'objectif de cet ouvrage est de comprendre la manière dont des personnes engagées dans une interaction se rendent mutuellement compréhensible le fait qu'elles sont en train de débattre, ou, comme le dit l'auteur, *de* "*rendre compte de la reconnaissabilité de la pratique du débat*" (p. 10). Si le débat est au cœur de cette recherche, il ne s'agit pas d'en donner une définition immanente, mais au contraire de décrire les actions par lesquelles les participants rendent visible le fait qu'ils sont engagés dans ce type de pratique. La perspective praxéologique et émique qui est ici privilégiée est lisible dans le choix des données analysées par l'auteur qui, loin de se contenter de décrire des débats présentés et organisés a priori comme tels, s'intéresse également à des débats qui émergent spontanément de l'interaction. Ont ainsi été recueillies près de 9h d'enregistrements audio-vidéo de débats réunissant des invités qui confrontent leurs idées autour d'une question commune face à un public, mais également de conférences-discussions, au cours desquelles un conférencier est invité à faire une présentation suite à laquelle le public peut intervenir, soit pour poser des questions soit, parfois, pour défendre un point de vue antagoniste. Ces interactions ont été recueillies lors d'événements organisés par des associations étudiantes à l'Université de Lausanne, et se différencient donc des débats médiatisés réunissant des professionnels du monde politique, largement analysés dans le champ de l'analyse des discours, marquant ainsi l'originalité du corpus sur lequel se base cet ouvrage. Afin d'appréhender au mieux la complexité de ses données, l'auteur construit un cadre théorique et analytique audacieux, à la croisée de l'analyse conversationnelle d'orientation ethnométhodologique, de la linguistique textuelle et énonciative ou encore des études sur l'argumentation.

La première partie de l'ouvrage, intitulée *La parole en interaction médiatisée*, propose une problématisation des différentes dimensions nécessaires à l'analyse. En proposant une lecture éclairée mais toutefois critique de l'action telle que définie dans le cadre de la phénoménologie sociale de Schütz, et en montrant comment l'ethnométhodologie (entre autres) permet de répondre aux limites d'une conception subjective et intentionnaliste de l'agir, l'auteur propose une approche de l'action qui reconnait le caractère émergent et situé du sens qu'on lui attribue, sans pour autant nier le fait que le type d'action accomplie est reconnu parce que comparable à des expériences précédentes (chapitre 1).

L'auteur s'interroge ensuite sur la particularité des actions lorsqu'elles sont accomplies par le biais de la parole (chapitre 2). Sur la base d'une discussion

© 2016 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

critique de la littérature y relative (notamment les travaux de Filliettaz et Bronckart), l'auteur défend l'idée qu'une compréhension de l'action verbale, si elle résulte d'un processus d'interprétation conjointe intimement liée aux contingences de son accomplissement, ne peut faire l'impasse sur la description de ce qui fait sa matérialité linguistique. Deux dimensions de l'agir langagier sont ainsi articulées, à savoir sa textualisation et sa complétude. Reprenant, entre autres, le cadre conceptuel élaboré par Bronckart, l'auteur esquisse une première caractérisation de ce qui peut permettre de reconnaitre, sur le plan de sa textualisation, une prise de parole comme participant à un débat, à savoir une dominante de l'exposer sur le raconter, une certaine hybridation entre discours théorique et discours interactif et un engagement énonciatif maximal de la part du locuteur. L'auteur va plus loin en s'interrogeant également sur ce qui permet d'assurer la complétude de l'action verbale, plus particulièrement au niveau de la construction du tour de parole, en mobilisant ici des notions héritées de l'analyse conversationnelle, comme celles d'unité de construction de tour, de point de complétude potentielle et de point de transition pertinent. Le débat semble être caractérisé par de longs tours de parole (ou tours multi-unités), lesquels présentent une certaine complexité analytique, leur segmentation en unités de construction pouvant parfois être extrêmement délicate.

Le chapitre 3 est consacré aux bases théoriques de la dimension interactionnelle de l'action, comme prenant sens dans l'interprétation conjointe et localement située qui en est faite par les participants. La dimension intrinsèquement séquentielle de l'interaction amène l'auteur à mobiliser la notion de paire adjacente, illustrée au travers de la gestion de l'allocation des tours de parole dans le débat. Ce premier niveau d'organisation de l'interaction est complété par le principe de hiérarchie, qui se fait jour non seulement au niveau de la paire adjacente et de ses possibles expansions, mais également au travers de l'accomplissement d'une rencontre et de types d'activités. La rencontre est délimitée en amont par une séquence d'ouverture et en aval par une séquence de clôture, et son genre résulte simultanément de la formulation qui en est donnée par les participants eux-mêmes et de traits systémiques qui en garantissent la généricité. Les types d'activités se situent quant à eux au niveau hiérarchique immédiatement inférieur à celui de la rencontre et renvoient à "*une modalité typifiée d'être-ensemble et susceptible de prendre place, parfois de manière privilégiée, voire contractuelle, dans divers genres de rencontre*" (p. 116).

Cette question est en lien avec le caractère institutionnel de certaines formes d'interaction, objet du chapitre 4, dans lequel l'auteur s'interroge sur la manière de caractériser la dimension institutionnelle des types de rencontres analysés. Il choisit le terme de *médiatisation* pour recouper celles de médiation (qui renvoie à la présence d'un médiateur pour réguler l'interaction entre différents participants) et de publicisation (qui rend compte du caractère public d'une rencontre, laquelle impliquant la présence d'un public). Les interactions analysées témoignent par ailleurs d'un caractère médiatique, mais, et c'est là

l'originalité du corpus proposé, si elles tendent à constituer des lieux d'information destinés au public et rendant compte d'opinions politiques, elles reposent sur la coprésence des différents intervenants, en l'absence d'outils technologiques assurant une diffusion à distance. Si les rencontres en question se rapprochent donc plus des interviews et des débats de société que des conversations informelles, elles doivent toutefois être considérées comme étant "*minimalement médiatiques*" (p. 135). Afin de rendre compte de la manière dont le médiateur rend reconnaissable le caractère public, mais également événementiel, de la rencontre, l'auteur s'intéresse, d'une part, aux "*ressources textuelles de médiatisation*" (p. 139) (affiches, courriels) projetant le caractère institutionnel de la rencontre et, d'autre part, à la "*configuration de l'espace d'interaction*" (p. 143), à savoir les liens entre la configuration des espaces de rencontre et l'activité qui y est accomplie, ou encore la prise de place comme une manière d'incarner les identités institutionnelles et les cadres de participation. La manière dont est gérée l'interaction rend également reconnaissable le caractère médiatique de la rencontre, notamment les spécificités des séquences d'ouverture (par ex. le fait que les salutations ne soient pas réciproques, la longueur des tours de parole, l'hétéro-sélection du prochain locuteur, la mention par les participants du genre de l'interaction ainsi que du thème du débat, ou encore la présentation des invités). Enfin, l'auteur pointe l'importance de la gestion, par l'instance médiatique, de discours en lien avec l'"*agenda thématique*" (p. 161), en proposant notamment une analyse du rôle de la question de type *est-ce que* comme une manière d'organiser les topics tout en renforçant leur visibilité, maintenant ainsi l'attention du public.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée *La pratique de l'argumentation*, vise quant à elle à tester la validité du choix des instruments conceptuels, en se concentrant sur les ressources actionnelles, textuelles et interactionnelles mises en jeu dans la reconnaissabilité de la pratique du débat, lesquelles rendent visible le travail d'argumentation, posé comme trait constitutif du débattre. L'auteur s'affilie au *modèle dialogal de l'argumentation* (développé par Christian Plantin et qui donne son nom au chapitre 5). Après avoir défini les notions de situation, de place et de position argumentatives, l'auteur met à jour plusieurs phénomènes qui attestent de la manière dont les participants rendent visible leur inscription dans un cours d'actions argumentatives. La question, prise en charge par l'animateur du débat, s'apparente à un tour multi-unités dont la complétude est gérée de manière à ne pas induire d'auto-sélection de la part des autres participants avant que l'objet du débat ne soit posé. Les demandes de parole produites gestuellement par les autres participants rendent compte de différentes contraintes: témoigner d'une capacité à anticiper l'objet du débat avant la fin de la question; être le premier à demander la parole mais sans pour autant que cette demande ne paraisse agressive en étant produite trop précocement. Le participant ayant obtenu la parole va ensuite élaborer une proposition en réponse à la question posée, ici encore en formatant son tour de manière à projeter une non-complétude, minimisant ainsi les opportunités pour les autres participants de pénétrer l'espace de parole. Inversement, les demandes de parole des autres

participants sont produites de manière à rendre visible la lecture qu'ils font du tour en train de se faire, et la façon dont ils en anticipent la fin. Lorsque la parole est allouée à un autre participant, celui-ci va produire l'action d'opposition, le tout aboutissant à une phase de stabilisation du désaccord. Le débat ne reposerait donc pas sur une succession de paires adjacentes, mais sur des séquences tripartites, composées d'une question, qui projette une réponse (une proposition dans le sens argumentatif du terme), laquelle entraine une opposition qui n'est réductible ni à une réponse à la question de l'animateur, ni à une simple évaluation de la réponse apportée par le précédent débattant. Les réponses faisant suite à la question initiale (proposition et opposition) sont quant à elle rendues reconnaissables comme parties constitutives du débat en cela qu'elles doivent présenter un étayage de la position avancée, anticipant l'opposition à venir.

Dans certains cas (chapitre 6), la pratique du débat peut poser problème aux participants, soit parce que le débat n'est pas rendu attendu par le type d'interaction dans laquelle ils sont engagés (cas des conférences-discussions), soit parce que les participants témoignent d'un même point de vue sur la question posée.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre est consacrée à la polémique, qui renvoie à une pratique d'opposition visant à disqualifier ou discréditer un adversaire clairement désigné. Ceci peut être lisible au travers de l'auto-sélection non légitime de l'un des participants, entrainant des chevauchements avec le discours du locuteur désigné, et donnant lieu à un tour dont le caractère assertif et bref vient renforcer la dimension agressive de l'action produite, le tout pouvant être renforcé par des froncements de sourcils. La dimension polémique d'une séquence est par ailleurs rendue visible par l'évaluation qui est faite par le public (au travers de rires ou de huées), participant ce faisant à la spectacularisation de la polémique. La polémique, ainsi que les sanctions qui en résultent, incarnent ainsi les normes et les attentes relatives aux pratiques du débat et à l'argumentation sous-jacente. Au vu de la complexité des dynamiques argumentatives à l'œuvre dans la pratique de débat, l'auteur propose pour finir une *cartographie des situations argumentatives* (chapitre 7). Ces schématisations ont pour objectif de permettre une identification plus rapide des différents mouvements argumentatifs et des points de désaccord, et de mettre en lumière la dimension hiérarchique des actions produites, laquelle, d'après l'auteur, n'est pas forcément lisible dans la linéarité des analyses séquentielles.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée *Le feuilleté identitaire*, porte sur les identités qui sont en jeu dans la pratique du débat et qui concourent par là-même à sa reconnaissabilité. L'identité n'est pas ici conçue comme une entité appartenant en propre à l'individu et préexistant à l'interaction, mais comme étant localement accomplie par les participants dans le déroulement moment par moment de leurs échanges. L'auteur évoque ainsi les différentes ressources linguistiques sous-jacentes au processus d'identification (chapitre 8) ainsi que les différentes manières d'attribuer un trait identitaire à une

personne (chapitre 9), distinguant deux processus, qui consistent soit à *dire* soit à *montrer* l'identité, auxquels se rajoute la possibilité de la *montrer verbalement* (p. 269).

Le chapitre suivant (chapitre 10) est consacré à l'exploration des différents traits utilisés pour assurer la temporalité et le caractère distinctif des identités qui émergent des pratiques des participants. Les statuts sociaux (par ex. les identités professionnelles), dont l'attribution est en lien avec les processus de catégorisation, se font jour notamment lors de la présentation des débattants. L'animateur peut ainsi attribuer un statut professionnel (ou une responsabilité politique) de manière à rendre compte de la légitimité et de l'expertise d'un participant, annonçant ce faisant certaines attentes en termes d'activités argumentatives (comme par ex. prendre une position caractéristique d'un parti politique de droite). Les participants peuvent s'attribuer eux-mêmes certains statuts comme une justification anticipée de certaines prises de position argumentatives et/ou séquentielles (par ex. un membre du public qui intervient au même titre qu'un débattant). Par ailleurs, la gestion séquentielle du débat va permettre aux participants d'incarner certaines places interactionnelles telles que celles d'animateur ou de membre du public. Par exemple, la demande de parole place celui qui la produit comme membre du public, désignant ainsi celui qui octroie la parole comme l'animateur, donnant lieu à des *paires relationnelles standardisées* (p. 298). Ces rapports de places, loin d'être figés, témoignent d'une très grande plasticité, permettant à un membre du public, en mobilisant un statut légitimant et des ressources conversationnelles appropriées, de se positionner comme débattant (par ex. en s'auto-sélectionnant). L'auteur évoque ensuite le rôle de *l'ethos*, à savoir "*l'image que le locuteur donne de lui au travers de la façon dont il communique*" (p. 309), et qui va lui permettre de rendre son argumentation plus convaincante. L'auteur montre par exemple comment certains gestes (cf. notamment le "*bol retourné*", p. 314), l'augmentation du volume de la voix ou encore une résistance au chevauchement peuvent constituer des manifestations de qualités telles que la compétence ou la conviction. Enfin, l'auteur traite du lien entre les positions argumentatives des participants et ce qu'elles donnent à voir des doctrines idéologiques sous-jacentes. Il montre par exemple comment la gestion énonciative de leurs interventions permet aux participants de témoigner chacun de leur affiliation à des regards différents portés sur la société, la *raison instrumentale* et la *logique utopiste* (p. 324), elles-mêmes rattachées à des doctrines politiques (libéralisme vs. socialisme). Enfin, si l'argumentation peut donner à voir certains traits identitaires, la mobilisation de certaines identités peut à l'inverse parfois servir l'argumentation, notamment l'incarnation d'un statut d'autorité ou d'expert. Il s'agit ici de voir comment les débattants parviennent à produire des arguments d'autorité, tout en adoucissant l'impact négatif qu'ils peuvent avoir sur leur ethos, et ce au travers de la production d'euphémismes, la subordination de l'argument d'autorité à d'autres arguments qu'il vient renforcer, et enfin la négation polyphonique, consistant à minimiser son expertise pour faire preuve de modestie et renforcer ensuite la force de l'argument d'autorité.

De par son expertise sur le plan théorique et la cohérence de sa démonstration, Jérôme Jacquin livre ici un ouvrage de référence pour les chercheurs s'intéressant à la pratique du débat. Il illustre par ailleurs avec brio l'intérêt de mobiliser différents cadres conceptuels pour cerner la complexité d'une telle pratique. Ceci l'amène à mobiliser une grande diversité de concepts, dont il explicite le rendement analytique en les appliquant systématiquement à des extraits issus de son corpus. Le débat se révèle au fil des pages comme une machinerie incroyablement élaborée, que l'auteur décrit avec un souci d'exhaustivité, allant de la dimension textuelle des prises de parole au sens qu'elles prennent dans la séquentialité des actions accomplies, révélant ainsi une gestion des désaccords d'où découlent des mouvements argumentatifs qui incarnent à leur tour les identités co-construites par les participants, le tout révélant les contraintes institutionnelles participant à la reconnaissabilité de ce type d'interaction.

Les très grandes qualités de cet ouvrage impliquent toutefois certaines limites. La structure de l'ouvrage est originale dans le sens où elle ne repose pas sur une séparation nette entre parties théorique et analytique. Si cette structure permet à l'auteur de dérouler pas à pas une démonstration rendant compte des multiples niveaux d'analyse nécessaires au traitement de son objet, elle entraine une dissolution de la visibilité des résultats obtenus. Les analyses de données, qui devraient être le point fort d'un ouvrage défendant un point de vue émique, sont ainsi disséminées dans les différents chapitres, ce qui fragilise la systématicité des observations et limite la possibilité de disposer d'un point de vue englobant sur les différentes ressources mobilisées par les participants pour incarner leur orientation vers la pratique du débat. Si les analyses sont claires et rigoureuses, se fait parfois jour l'impression qu'elles servent plus à prouver l'utilité des concepts utilisés qu'à rendre compte des pratiques des participants. Il aurait ainsi été appréciable que l'auteur évoque la manière dont il a choisi les extraits illustrant les différents chapitres et étaye dans une plus large mesure la régularité des pratiques observées. Par ailleurs, si l'auteur utilise de manière extrêmement pertinente les outils de l'analyse conversationnelle, le principe de séquentialité est parfois trop réduit à sa seule dimension chronologique, notamment dans les schématisations des situations argumentatives (chapitre 7). Or, l'organisation séquentielle n'est pas qu'une affaire de linéarité, elle repose au contraire sur un double mouvement selon lequel une action va rendre attendue une action subséquente, laquelle va rendre visible l'interprétation qui est faite de l'action précédente, donnant parfois lieu à des réparations lorsque l'intercompréhension n'est plus assurée. Si cette conception de la séquentialité est lisible dans les analyses proposées, il aurait été intéressant de présenter des cas "déviants", lesquels auraient pu permettre de renforcer les observations faites par l'auteur quant à l'organisation séquentielle du débat. Enfin, de manière plus anecdotique, si les qualités stylistiques et rédactionnelles de l'ouvrage sont indéniables, le degré d'abstraction avec lequel certaines notions sont décrites rend la lecture de certains passages particulièrement ardue, ce à quoi s'ajoute une utilisation parfois abusive des notes de bas de page. Ceci n'enlève toutefois rien au

caractère hautement stimulant de cette lecture, ces quelques critiques étant avant tout révélatrices de l'intérêt suscité par ce livre, lequel constitue un jalon indéniable dans la compréhension du débat, et des interactions sociales en général.

Cécile Petitjean

Centre de linguistique appliquée, Université de Neuchâtel

cecile.petitjean@unine.ch

Compte-rendu

Siminiciuc E. (2015).
L'ironie dans la presse satirique.
Berne: Peter Lang.

Le présent ouvrage est une version publiée de la thèse de doctorat d'Elena Siminiciuc. Son objectif est d'établir une typologie des mécanismes argumentatifs et énonciatifs impliqués dans le fonctionnement de l'ironie en se basant sur un corpus composé d'exemples principalement issus de la presse satirique francophone. L'auteure entend faire ressortir de son corpus le fonctionnement de l'ironie en se basant sur un certain nombre de critères descriptifs sélectionnés.

Le premier chapitre de son travail s'attelle à présenter un état de l'art historique et critique sur la description théorique faite de l'ironie, des rhétoriciens antiques jusqu'à nos jours. L'approche de l'auteure étant résolument pragmatique, elle accorde une attention particulière aux théories contemporaines d'obédience pragmatique s'étant intéressées à l'ironie, comme la théorie polyphonique de Ducrot (1984) et la théorie des mentions échoïques de Sperber et Wilson (1978).

Fort de la synthèse présentée au chapitre I, le second chapitre entend confronter les principales approches selon qu'elles adoptent un regard référentialiste ou aréférentialiste du langage, et par extension de l'ironie. En particulier, la comparaison s'opère selon les deux axes suivants: la contradiction argumentative d'une part, et la feintise (terme non technique ici, désignant au choix l'emploi prétendu, l'insincérité pragmatique, la dissimulation, etc.) d'autre part.

Une fois le cadre théorique posé par les deux premiers chapitres, l'analyse empirique débute au chapitre III avec l'étude de l'impact de certains marqueurs modaux et structures méta-énonciatives comme déclencheurs ou exhausseurs de l'effet ironique.

Finalement, le chapitre IV présente une typologie des mécanismes argumentatifs et énonciatifs associés à l'ironie. Cette typologie est principalement établie à l'aide de la Théorie des blocs sémantiques (Carel 2011). Cette typologie vise à identifier le rapport entretenu entre la contradiction argumentative et la feintise, deux propriétés jugées prépondérantes. Cette dualité mène l'auteure à considérer l'ironie comme une figure bi-dimentionnelle, fluctuant entre son potentiel énonciatif et argumentatif.

La synthèse théorique proposée dans les deux premiers chapitres est claire et bien organisée. Bien qu'un accent particulier soit donné aux théories davantage sollicitées au cours de l'étude, un grand nombre d'approches est

© 2016 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

présenté, avec exposition des forces et faiblesses de chacune. Cette présentation permet également de comprendre les raisons qui ont amenées l'auteure à faire son choix parmi les théories les mieux adaptées aux besoins de son étude. L'approche argumentative et énonciative adoptée justifie bien la sollicitation particulière des approches ducrotiennes, sans pour autant s'y limiter. Aussi bien les points de convergence que de divergence sont présentés, de sorte que le lecteur puisse efficacement saisir les enjeux de chacune des approches. Bien que l'auteure annonce clairement son inclination envers la Théorie de l'argumentation dans la langue (Anscombre & Durcot 1983) et la Théorie des blocs sémantique, elle n'en reste pas moins critique, et exploite judicieusement les outils de ces théories sans s'y limiter. Son étude approfondie des principaux courants lui permet d'expliquer les limites de chacune, et les cas qui leur résistent. À regretter toutefois le fait que très souvent, le seul argument à l'appui de cette critique consiste à reprocher aux théories le caractère "fabriqué" de leurs exemples. Pour autant, aucune démonstration n'est réellement apportée qui indiquerait précisément en quoi cela pose problème.

Le choix de s'intéresser, au chapitre III, à certains marqueurs modaux et méta-énonciatifs est bien justifié par le fait que 1) ils sont très fréquents dans le corpus récolté, et 2) ils n'ont jamais fait l'objet d'une étude particulière en lien avec l'ironie. Dans cette partie, l'auteure montre l'impact décisif qu'ont ces marqueurs sur la reconnaissance de l'ironie par le lecteur. Le test de suppression permet de distinguer les cas où le marqueur déclenche l'effet ironique de ceux où il le renforce. S'il est admis que le discours écrit rend, par l'absence de signes extra-linguistiques, la détection de l'intention ironique plus délicate, ce chapitre expose de façon détaillée la façon dont ces marqueurs contribuent à reconnaître ou à accentuer cet effet. Mais davantage encore, l'auteure expose de manière systématique le rôle que jouent ces marqueurs au niveau du contenu propositionnel de l'énoncé, au niveau du mode de présentation énonciatif, et au niveau de l'engagement (ou désengagement) du locuteur en regard du contenu propositionnel. Ainsi, outre le fait que ces observations montrent la pertinence d'étudier ces marqueurs dans le cadre d'une étude sur l'ironie, elles apportent de nombreux éclaircissements vis-à-vis des trois niveaux d'analyse considérés.

Le chapitre IV s'ouvre sur le constat selon lequel l'ironie présente soit un décalage entre un type de contenu présenté et le mode de présentation lui-même, soit un décalage entre un aspect et un enchaînement. Le premier décalage, de nature énonciative, est étudié à la lumière de la Théorie argumentative de la polyphonie (Carel & Ducrot 2009), et le second, de nature argumentative, est étudié à l'aide des outils proposés par la Théorie des blocs sémantiques. La question que pose ce chapitre est de savoir si ces deux décalages sont systématiques, ou s'ils sont indépendants. Cette question est particulièrement intéressante en ceci qu'elle ne s'attelle pas à tenter de "traduire" l'effet ironique en termes non ironiques (tentative généralement insatisfaisante), mais plutôt de mettre en lumière les discrépances que génère

l'énoncé ironique en regard de l'enchaînement argumentatif ou du mode de présentation, et ce afin d'indiquer le déclencheur inférentiel responsable de l'effet ironique. Une analyse menée à l'aide de nombreux exemples permet de montrer d'une part comment les dimensions prises en compte sont exploitées, mais elle montre également la pertinence d'utiliser les théories mentionnées pour identifier les enjeux énonciatifs et argumentatifs des cas considérés, et effectuer un découpage en sous-catégories plus fines selon les mécanismes responsables du déclenchement de l'effet ironique.

Au niveau méthodologique, le choix d'une approche basée exclusivement sur un corpus constitué d'exemples authentiques est parfaitement justifié pour une recherche visant à identifier les particularités liées au genre journalistique satirique. L'auteure entend établir une typologie des différents cas de figure plutôt que de tenter d'identifier une définition englobante en termes de conditions nécessaires et suffisantes. Si le choix peut se comprendre, si l'ironie doit se comprendre comme un faisceau de cas de figures, il est en revanche plus difficile d'admettre sans sourciller les arguments qui déclarent cette approche comme la seule valable; en particulier les critiques adressées aux approches alternatives sont, sur ce plan, discutables.

L'auteure considère qu'il est illusoire pour une théorie de tenter de rendre compte des propriétés définitoires minimales du phénomène de l'ironie. À l'appui de cette posture, elle avance d'une part que ce phénomène est protéiforme, et donc impossible à "enfermer" dans une définition unique, et d'autre part que toutes les théories qui ont tenté d'atteindre cet objectif ont échoué à parvenir efficacement à décrire l'ensemble des phénomènes d'ironie et eux seuls. Cette position pose plusieurs problèmes pour les objectifs mêmes poursuivis par l'auteure. Cette étude se prétend basée sur un corpus exclusivement authentique, mais il n'est fait nulle part mention de la façon dont s'opère le choix entre énoncés (ou extraits) ironiques ou non ironiques. Le seul critère employé est l'intuition de l'auteure. Il est bien fait mention de ce problème à quelques endroits, comme en toute fin du chapitre I (p. 68) ou l'auteure admet que l'identification de l'ironie par l'intuition pose problème, ou en début du chapitre III (p. 97) où elle mentionne la difficulté de savoir si l'ensemble des cas observés forment un phénomène linguistique homogène, ou s'ils partagent simplement certaines "propriétés définitoires" communes, suffisamment déterminantes pour les rassembler sous le label d''ironie'. Mais il est délicat de revendiquer avec tant de vigueur la naturalité des exemples choisis sans définir ni l'origine, ni les critères d'identification de cette naturalité. Bien entendu, une telle définition serait contraire à la posture de l'auteure, puisqu'elle reviendrait en somme à donner à l'ironie une définition au sens technique. Le paradoxe consistant à considérer l'ironie comme un phénomène linguistique résistant à toute définition aux propriétés claires, et dans le même temps à choisir une approche par corpus authentique, et donc "authentiquement" identifiable, n'est pas résolu.

Il s'agit en somme de se reposer sur son intuition au sujet de la catégorie dans laquelle il convient de ranger un effet pragmatique sans identifier les

propriétés de cet effet qui produisent cette intuition, par ailleurs flexible d'un individu à l'autre. Or si une telle définition intuitive, bien que flexible d'un locuteur à l'autre, existe, c'est bien qu'il existe un certain nombre de propriétés définitoires théoriquement identifiables, et applicables au phénomène. L'intuition d'homogénéité convergente (au sens où nous avons tous une intuition sur ce qui est ironique, et non au sens où nous avons tous la *même* intuition en ce qui concerne les cas limites), malgré la pluralité de facteurs et d'effets, est signe qu'un ensemble de propriétés systématiques existe pour permettre cette distinction. Le fait qu'aucune théorie ne soit encore parvenue à les décrire toutes ne remet pas en cause l'existence de ces propriétés.

L'affirmation selon laquelle les énoncés ironiques construits faussent nécessairement l'analyse soulève également le problème des tests comparatifs opérés en particulier au chapitre III. Ceux-ci sont construits sur des paires minimales dont un membre au moins est construit pour l'occasion. Si ces tests sont parfaitement valables, et très instructifs, ils nécessitent une transformation des énoncés originaux qui, par conséquent, se voient "désauthentifiés" au sens fort entendu par l'auteure. Ces tests restent pourtant hautement informatifs, ce qui montre que l'intuition portée sur des exemples construits n'est pas nécessairement invalide.

Ceci mis à part, il reste qu'il s'agit d'un travail de grande ampleur aux multiples qualités relatives aux mécanismes énonciatifs et argumentatifs impliqués dans ce phénomène linguistique, et il ne fait pas de doute qu'il s'insérera en bonne place dans la littérature sur l'ironie.

BIBLIOGRAPHE

Amscombre, J.-C. & Ducrot, O. (1983). *L'argumentation dans la langue.* Paris: Mardaga.

Carel, M. & Ducrot, O. (2009). Mises au point sur la polyphonie. *Langue française 164*, 33-45.

Carel, M. (2011). Ironie, paradoxe, humour. In M. G. Vivera Garcia (éd.), *Humour et crises sociales.* Paris: Harmattan, 57-74.

Docrot, O. (1984). *Le dire et le dit.* Paris: Minuit.

Sperber, D. & D. Wilson (1978). Les ironies comme mentions. *Poétiques 36*, 399-412.

Thierry Raeber

Institut des sciences du langage et de la communication, Université de Neuchâtel

thierry.raeber@unine.ch